

DOSSIER DE PRESSE

La nuit du corps

LA PROVENCE – 17 novembre 1999

Tête d'affiche

Bruno Danjoux fait danser la différence

Ce soir et demain, Bruno Danjoux et ses danseurs mal-voyants sont les invités de « Hors Cadre Danse » au 3bisF. Les sens en éveil...

La pénombre de la pièce est propice au dialogue. Les mots seuls se déplacent dans cet espace en clair-obscur. Le crissement du stylo sur le papier, un froissement de tissu et des bruits au dehors, au loin.

Bruno Danjoux, chorégraphe et interprète, est l'invité de « Hors cadre Danse », la manifestation du 3bisF et de l'association Virgule et Pointillés. Pour la première fois son « vernissage chorégraphique », comme il l'appelle, quitte le plateau du Centre chorégraphique national de Belfort. Les quatre danseurs qui l'accompagnent sont malvoyants et membres de l'association Valentin Haüy. Depuis bientôt deux ans, ils travaillent en ateliers et apprennent à danser, à appréhender le vide, l'espace, un certain vertige peut-être...

« Il y a trois raisons pour lesquelles j'ai eu envie de mener à bien ce projet, explique Bruno. La première, c'est lorsque j'ai eu l'occasion d'encadrer une semaine d'escalade avec des personnes aveugles qui me disaient qu'elles sentaient, par la chaleur de la roche, que j'étais passé par là avant elles. Cette hypersensibilité m'a interrogé. Ensuite, il y a eu l'expérience d'une plasticienne qui a travaillé avec des personnes aveugles et leur a posé la question "qu'est-ce que la beauté ?" Enfin, il y a mon expérience en tant qu'interprète avec Odile Duboc dont le travail est de l'ordre du ressenti, beaucoup plus que du montré ».

De là vient son envie de pousser un peu plus loin ces expériences. Et le CCN de Belfort a soutenu son projet : *« En débutant les ateliers, je suis parti sur des postulats faux, notamment sur l'idée de contact, de touché. Pour une personne malvoyante, il y a une sorte de défense immunitaire dans le rapport à l'espace, un peu comme des antennes d'escargot qui servent à se protéger. Pareillement pour le touché. Cela entraîne des réactions très fortes. C'est le touché comme une protection, beaucoup plus que comme une découverte ».* Sa chorégraphie, qu'il perçoit plus comme une exposition, est *« une invitation à partager quelque chose avec les acteurs ».* À partager.

R. L.

« La Nuit du Corps » de Bruno Danjoux. « Hors Cadre Danse 99 » au lieu d'Arts contemporains 3bisF, hôpital Montperrin. Ce soir et demain à 18 h 30 et 21 heures Renseignements au 04 42 16 17 75.

LE PAYS – 15 octobre 1998

Des pas dans la nuit

Le danseur Bruno Danjoux revient à une entreprise singulière initiée à Belfort le printemps dernier. Il a conçu un spectacle chorégraphique dont les acteurs sont des malvoyants.

Le noir complet d'abord, le temps pour le spectateur d'imaginer quelque chose de l'ordre de la cécité, noir silencieux, que trouent bientôt des lumières avarès, étonnamment substantielles pourtant. Sous la voûte des ténèbres, une voix raconte posément l'obscurité advenue « **comme si le ciel s'était mis à tomber** ». Des formes passent, dessinant des gestes doux, délestant leurs pas de toute pesanteur, fragiles.

Ils sont quatre, un homme, trois femmes, de tous âges. Ils dansent une chorégraphie minutieusement réglée, fluide et suggestive, qui tout à l'heure se fera plus tendue, plus enjouée. Si on ne savait qu'ils sont tous gravement malvoyants, rien dans leurs évolutions ne le ferait deviner.

À l'origine de ce spectacle insolite intitulé *La nuit du corps*, dont le propos esthétique et la charge d'humanité se fécondent l'un l'autre, le long dialogue mené entre le danseur Bruno Danjoux et un groupe rencontré au sein de l'association Valentin Haüy de Belfort, dont la vocation est l'aide aux aveugles et insuffisants visuels.

Les ailes de la danse

Pourquoi Belfort ? Tout simplement parce que Bruno Danjoux appartient au groupe de danseurs qui œuvrent sous la direction d'Odile Duboc au Centre chorégraphique national de Franche-Comté, basé non loin du Marché couvert. On l'a vu un peu partout en Europe dans les *Trois Boléros*. On l'a applaudi aussi dans le grisant et mélancolique *Comédie*, emmenant avec ses camarades le public sur les ailes de la danse selon Gene Kelly ou Cyd Charisse.

Comment l'idée d'un tel projet lui est-elle venue ? Longue histoire. « **Avant de devenir danseur, j'ai été professeur d'éducation physique. Dans le cadre de ce métier, j'ai été amené à travailler avec différentes sortes d'handicapés. Une semaine passée avec des non-voyants a été un choc et une révélation.** »

Une expérience d'approfondissement soudain de soi, qui l'a marqué ineffaçablement et dont le souvenir s'est enrichi du terreau des émotions humaines et artistiques vécues ensuite. Bruno Danjoux cite au premier chef les aventures intenses, plongées à haut risque dans la marginalité et l'exclusion, où s'est impliquée la photographe-plasticienne Sophie Calle.

Travail intérieur

Et s'il revient à Belfort comme dans un lieu de ressourcement, c'est parce que chez Odile Duboc, dit-il, « **la pratique est fondée, pour une part essentielle, sur un patient travail intérieur** ».

La fréquentation de poètes souvent appris par cœur, de Claude Roy à Bernard Noël, fait partie de sa vie quotidienne, au même titre que l'écriture.

Rencontrer les autres et se rencontrer soi-même, même démarche qui prend un sens aigu comme jamais dans le cas extrême de la communication avec les non-voyants. Entreprise pleine d'embûches, et qui aura nécessité un long apprivoisement réciproque. **« On a d'abord tâtonné, l'improvisation jouant un rôle-clé dans la mise sur pied du projet. Au bout de quelque temps, on a failli abandonner, non pas le travail, mais son aboutissement public »**. Comment vaincre la répugnance à montrer son handicap ? Redoutable piège, en effet, que celui du voyeurisme, cette autre cécité. Est-il besoin de le dire, le spectacle offert par le groupe en déjoue toute espèce de soupçon. On a pu s'en convaincre lors d'une première présentation qui a été donnée au printemps au Centre chorégraphique, où est accueillie ces jours-ci une reprise quelque peu remaniée.

L'œil vu du dedans

Le public franchit une étape préliminaire dans des « chambres » où chaque participant développe en solo une phrase indiquée pour thème. Il passe ensuite par un couloir, **« comme en suivant le nerf optique »**, explique Bruno Danjoux, avant d'aboutir en un espace qui peut suggérer **« l'œil vu du dedans »**. La pénombre y règne, créant une égalité provisoire entre acteurs et spectateurs.

La chorégraphie qui suit se déroule sur un montage sonore alternant musiques, témoignages des danseurs et méditations poétiques. C'est très bref, moins d'une demi-heure mais d'une densité, d'une force dans la mesure, d'un pouvoir d'accrocher la pensée et de balayer des complexes qu'on emporte pour longtemps avec soi.

Par pourcentages

Le handicap de Michel, Claude, Nicole et Messaouda est extrême. Ils en parlent par pourcentages, 1/20^e d'un œil, 1/50^e de l'autre, en donnent une description clinique, sans l'ombre d'un apitoiement. Leur engagement dans l'aventure fait partie des défis qu'on relève parce qu'on n'a pas perdu le sens de la lutte.

Ce qu'ils y ont gagné ? Allez savoir ! Une affirmation et une ampleur du geste, répond Nicole la chaleureuse, qui explique par ailleurs comment elle a appris, de même que ses partenaires, à tirer parti de ses autres sens pour se guider. A la différence de ses camarades, dont le mal est évolutif, Messaouda la cadette est handicapée de naissance. Elle se tient pour privilégiée avec son 1/10^e de l'œil gauche et rien de l'autre. Elle évoque son métier de standardiste à l'Ecole nationale d'ingénieurs, **« où ça marche impeccable »**, dit-elle en riant et ajoutant : **« J'ai développé ce que j'ai »**.

Énergiques, c'est une évidence première. Mais modestes aussi, et critiques vigilants de leur propre travail. Après un filage qui vient de vous toucher en plein, ne leur parlez pas de précision, de fluidité et autres compliments de même espèce: ils éclatent de rire.

« **Si vous avez trouvé ça précis, tant mieux alors** » ironisent-ils gentiment. Et ils s'y remettent, animés d'une égale exigence perfectionniste. Impitoyables, là comme ailleurs, avec eux-mêmes. La pitié, ce n'est pas pour eux.

Christian Fruchart

Encadré en fin d'article

Le bon plan

Le Centre chorégraphique national se trouve au 3, avenue de l'Espérance à Belfort. Conçue et équipée pour la préparation des spectacles, il accueille parfois des représentations publiques. Ce sera le cas en mars prochain pour « Manurêva » de Laure Bonicel

« La Nuit du corps » y est donnée avec le concours de Françoise Michel aux lumières et Olivier Renouf pour le son, tous deux artisans des spectacles d'Odile Duboc. Représentations: aujourd'hui jeudi 15 octobre à 19 h, les vendredi 16 et samedi 17 à 19 h, le dimanche 18 à 15 h. L'entrée est gratuite. Le nombre de places étant très limité, il est recommandé de réserver au 03 84 58 44 88.

LIBÉRATION – 26 mai 1998

DANSE. À Belfort, Bruno Danjoux a travaillé un an avec des malvoyants.

Leur nuit mise en lumière

La Nuit du corps, exposition.

Instants chorégraphiques, conception de Bruno Danjoux, jusqu'au 27 mai au Centre chorégraphique national de Belfort, 3, avenue de l'Espérance, tél.: 03 84 58 44 88.

On pénètre dans la « chambre » de Nicole Marchand. Atmosphère feutrée, effets de transparence ou de brouillard. Nicole est malvoyante. Comme quatre autres membres de l'association Valentin-Haüy, elle a travaillé avec Bruno Danjoux, danseur de la compagnie d'Odile Duboc, chorégraphe et directrice du Centre chorégraphique national de Belfort. Ils ont réalisé une exposition et participé à des Instants chorégraphiques. Dans sa chambre, Nicole a modelé de petites sculptures sur le thème *Invente-moi des cris silencieux*. Ses pièces appellent le toucher car tout se lit avec les doigts, les protubérances, les zones de repli, les plis, les creux, les effacements. La chambre de Claude Carre est moins bien rangée. Dans son Inventaire de ce qui te fait fermer les yeux, on trouve des petits sacs odorants, une agression de la lumière, une douleur représentée par un foulard et un clou sur une planche. Chez Michel Crave, il est question de dualités, de «mémoire et d'oubli», de photos rayées, de sons au proche ou au lointain, d'un morceau de tissu blanc intitulé Ce qu'il me faut pour écouter et qui calme le jeu. Une balancelle avec lumière rouge est l'Ombre, l'oubli de Messaouda Haddar. Là aussi, le terrain est accidenté.

Le regard en question. De l'exposition, on passe dans le studio, en suivant un fil de lumière. Ce n'est pas véritablement à un spectacle que l'on assiste mais à une forme difficilement définissable, la plus apte en tout état de cause à rendre compte de l'état du projet. Les lumières de Françoise Michel et le travail sonore d'Olivier Renouf, plutôt sophistiqués, proposant en tout cas une esthétique, vont dans le sens du spectacle. Mais la bande-son intègre aussi de nombreux témoignages. On n'est pourtant pas non plus dans le documentaire. Les quatre malvoyants interprètes se déplacent en suivant un filin au sol, avec ses nœuds indicateurs. Mais Bruno Danjoux ne signe pas vraiment une chorégraphie. Il a conçu des Instants chorégraphiques, très touchants, qui interrogent le propre regard du spectateur mais qui, grâce à l'envie de témoigner des participants, ne mettent jamais mal à l'aise. On est sensible à la fragilité, aux pieds peu articulés, crispés, aux gestes des bras qui vont de l'avant et en même temps protègent. Tout aussi réceptif à un duo qui s'esquisse, à des solos libérés dans un tournoisement, à des phrases qui frappent : « Et toi, quelle est ta dernière image ? », à la canne blanche symbole du handicap. La danse esquissée, ténue, va de pair avec la turbulence des témoignages. Tout ici provoque le questionnement sur la différence, le handicap, l'obscurité. C'est dans cet espace que le rapport

s'établit entre scène et salle, entre ceux qui ne voient pas et ceux qui regardent. Une expérience que l'on peut vivre sans états d'âme tant les interprètes nous guident vers eux.

Bruno Danjoux, comme les malvoyants, a dû pendant un an franchir bien des obstacles pour franchir la barrière des mots, pour entrer dans la nuit du corps et dans la part obscure de chacun.

Lors des nombreux ateliers que vous avez menés, quels blocages ont ralenti ou perturbé votre travail ?

J'ai failli abandonner le projet final. Je pensais au début que je pourrais travailler avec eux sur la nuit, comme je le fais en atelier avec Odile Duboc. Je croyais que les non- ou malvoyants avaient, faute de la vue, développé d'autres sens. Mais c'est beaucoup plus complexe. Je voulais par exemple travailler sur des courses. J'ai essayé avec un système de corde. Mais ils n'ont jamais couru. Le toucher aussi est un gros problème. Le contact se fait avec des objets, mais il est très problématique quand il s'agit de toucher un autre corps. Ils avaient aussi une idée de la danse très préconçue. Cela se résumait aux danses de salon. Ils ne savaient pas ce qu'était la danse contemporaine. J'ai donc travaillé à partir des pas de base qu'ils connaissaient. L'autre complication était d'accepter de se montrer. Mais, au moment où je sentais que je n'irais pas jusqu'au projet final de «spectacle», ils ont commencé à se prendre au jeu, à croire en leurs possibilités.

Dans le débat après le spectacle, le mot « nuit » dans le titre a choqué. Quel sens lui donnez-vous ?

Je l'entends comme un état du corps. Je pensais qu'ils avaient plus d'expérience que moi. Mais la nuit, ils ne veulent pas y aller. Ce serait sans doute différent avec des non-voyants, mais les malvoyants tiennent à la lumière qui leur reste. Ils gardent toujours les yeux ouverts. Impossible de les fermer. Cette nuit dont je veux parler avec eux, c'est aussi celle du danseur, quand on plonge dans le noir, quand on ne sait pas, quand on va chercher ce que l'on ne voit pas a priori.

Pensez-vous poursuivre ce travail ?

Je voudrais donner des cours d'une manière régulière. Mais, là encore, il faut franchir la barrière des bénévoles entourant les malvoyants. Lors de cette première expérience, j'avais l'impression que je venais voler quelque chose, ou alors que je faisais partie des donneurs de leçons. J'espère que ce projet va faire évoluer les mentalités.

Marie-Christine VERNAY

LE PAYS – 23 mai 1998

L'autre côté du regard

Une création baptisée « La nuit du corps », réalisée par Bruno Danjoux et des malvoyants de l'association Valentin Haüy, sera présentée à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 27 mai au centre national chorégraphique de Franche-Comté. Etonnant.

D'abord il n'y a rien. La lumière s'éteint. Un tissu noir recouvre les murs de la salle de spectacle. Obligés, ceux qui cherchent à regarder dans cette obscurité à tendre l'oreille. Sans repère, l'équilibre leur manque et le premier son, la première lumière sont de véritables bouées de sauvetage. Les apparitions des danseurs sont des instants fugitifs et magiques. **« Pendant le spectacle, les gens doivent vivre comme nous en tâtonnant dans le brouillard »** explique l'un des danseurs.

Ce spectacle est l'une des parties de « La nuit du corps » créé par Bruno Danjoux, interprète d'Odile Duboc, et dansé par Nicole Marchand, Claude Carré, Messaouda Haddar et Michel Crave, tous non-voyants ou malvoyants de l'association Valentin Haüy. Françoise Michel, qui s'occupe des lumières d'Odile Duboc depuis quinze ans, s'est également associée à ce projet tout comme Olivier Renouf pour l'environnement sonore.

Conscience intérieure

« Au départ, j'avais envie de travailler avec des non-voyants, explique Bruno Danjoux. La nuit du corps c'est cet état de conscience dans lequel on peut se trouver quand on ferme les yeux. Les non-voyants, de fait sont dans cet état intérieur en permanence. » Pour réaliser son projet, Bruno Danjoux s'est adressé à l'association Valentin Haüy. La mission de cette association est d'intégrer les déficients visuels dans la société. Alors, après la poésie, le cinéma en audiovision, la lecture en braille ou sonore, les dictées, les adhérents n'ont pas hésité longtemps à se lancer dans cette aventure chorégraphique doublée de la réalisation d'une exposition d'arts plastiques. **« Ce que les spectateurs verront ou ressentiront, nous le vivons en permanence, expliquent les danseurs. Pour nous, le toucher, le parfum et toutes les autres sensations sont plus importantes. Et notre corps est comme illuminé. »**

Pour les membres de l'association, cette expérience est très enrichissantes. **« Nous n'étions jamais rentrés dans un centre chorégraphique. Pour nous, ce spectacle est l'occasion d'aborder la danse autrement et aussi de mieux ressentir notre corps. Ça nous montre également que nous sommes capables de faire quelque chose. »**

Concentration

Bien sûr, pour permettre à ses danseurs de se repérer, Bruno Danjoux a dû trouver des petits trucs. Sur le sol notamment, des cordes nouées permettent à Michel, Messaouda, Claude et Nicole de se situer dans l'espace. **« Cela nous demande beaucoup de concentration, avouent**

les participants de la « Nuit du corps ». **Tout est basé sur des repères sensoriels, tactiles et sonores. Nous devons nous rappeler les moments où nous bougeons. C'est un travail de longue haleine qui demande beaucoup de mémoire. »**

Le public pourra découvrir l'exposition et les instants chorégraphiques à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 27 mai. Pour prolonger cette découverte, les visiteurs pourront acheter un livret où Bruno Danjoux a décrit le processus de cette création mais aussi ses doutes ainsi que les témoignages des participants. Les bénéfices de la vente seront reversés à Rétina France, pour aider la recherche sur les maladies de la vue.

Isabelle Lainé-Macler

L'exposition est visible les 23, 25, 26 et 27 mai de 14 h à 20 h et le 24 mai de 16 h à 20 h. Les instants chorégraphiques auront lieu les 23, 25, 26 et 27 mai à 20 h. L'entrée est libre mais le nombre de places étant limité, il est conseillé de réserver en téléphonant au 03 84 58 44 88.

LE QUOTIDIEN JURASSIEN – 14 mai 1998

De la nuit du corps paraîtra la lumière

Le projet est singulier, le travail en cours bouleversant. Il réunit un danseur-chorégraphe et des malvoyants.

Malvoyant, le terme a été récusé pour son aspect édulcorant. Messaouda Haddar, Michel Crave, Claude Carré et Nicole Marchand sont malvoyants, c'est-à-dire qu'aucun n'est aveugle totalement, mais tous sont voués à l'être puisque atteints de maladies évolutives, la rétinite par exemple. Il (un seul homme partage cette aventure) et elles font partie de l'association Valentin Haüy à Belfort (du nom de celui qui a créé en 1785 à Paris la première école pour non-voyants). Bruno Danjoux est danseur, il vient de Grenoble et il est actuellement intervenant dans la troupe d'Odile Duboc au Centre chorégraphique national de Franche-Comté, à titre de danseur dans la création, récente de *Comédie*, à titre d'intervenant dans des ateliers. Les travaux de contemporains : Sophie Calle plasticienne qui interroge des aveugles sur la beauté, Bernard Noël l'écrivain, etc.... et le travail sur la mémoire sensorielle tel que le pratique Odile Duboc, ont éveillé en lui, le danseur, un questionnement sur le corps, confiné dans la nuit de la cécité, Il essaie de bouger les yeux fermés, mais il veut aller, plus loin que faire semblant.

Six personnes de l'association Valentin Haüy adhèrent à son projet, quatre restent sur scène. Les deux autres personnes, en retrait, continuent de les soutenir, par leur témoignage et une contribution à la réalisation des cartes d'invitation, puisqu'il faut poinçonner les cartes pour écrire en braille le titre du spectacle.

Exposition et spectacle

S'agissant de personnes handicapées on serait porté à croire que c'est une expérience thérapeutique, or le but est bien de mettre en place une exposition et de produire des instants chorégraphiques.

Chacun aura son espace d'exposition. Après un, temps d'appivoisement qui a établi la confiance, Bruno Danjoux leur a proposé une, phrase qui serait une passerelle des mots à la réalisation plastique. « Invente-moi des cris silencieux », Nicole traduit ces mots par un modelage de la terre. « Ce qui me fait fermer les yeux », Claude le nomme, la lumière qui l'agresse par exemple, mettra en évidence des photos qui disent l'horreur du monde. « Entre l'ombre et l'oubli », devient pour Messaouda, une grande phrase sur tissu, en creux et en bosses. « Mes dualités », Michel en réalise une, mettant en présence un livre ligoté, à proximité d'un, magnétophone qui laissera entendre une voix amie. Ce ne sont là que quelques exemples.

Ce que je ne vois plus

« Je ne vois plus les couleurs, je vis en noir et blanc... je suis toujours dans le brouillard... mon champ de vision se réduit au rond d'un canon de fusil... on voudrait faire plein de choses, je

dirais, en prendre plein la vue... » Leurs témoignages s'entrecroisent sur la bande son réalisée avec leurs mots, leurs voix, le, texte de Bruno Danjoux, qui fait le fil d'Ariane, des sons' et des 'musiques mêlés par Olivier Renouf. Ils vont danser leurs mots, sous les lumières de Françoise Michel, quelque chose de doux, quelque chose qui laisse au noir ses transparences... Voici que le spectacle est en marche. Il a été précédé de nombreuses répétitions, il exige une intercompréhension et une réciproque confiance. Bruno Danjoux explique l'espace, ils le parcourent, puis, le travail est engagé soit avec des repères tactiles, on alterne minimum d'appui, maximum d'appui, soit à partir d'un texte descriptif qui suscite gestes et mouvements qu'on réutilise ensuite sans le sous-texte (sans la narration). L'espace scénique sera aménagé avec différents types de repères.

Ce que je vois encore

Paradoxalement j'ai utilisé le terme, « voir », parce qu'eux-mêmes ne cessent de l'employer, interrogeant Bruno : « Les gens, verront ce qu'on fait, ce qu'on veut leur montrer ? » se rassurant entre eux : « Mais tu verras, quand on aura répété, ça ira.» Bien sûr cela dénote des habitudes langagières, mais cela, révèle avec force la conscience qu'ils ont du regard d'autrui et du, regard qu'ils cherchent à maintenir d'eux-mêmes. Cet extrême paradoxe se résout, quand banalement on dit : « On ne voit bien qu'avec le cœur », quand poétiquement Bruno Danjoux crée un texte, sorte de liant narratif entre leurs témoignages enregistrés, quand éperdus et confiants malgré tout ils ouvrent leurs bras, agitent leurs mains, plient leurs corps, s'étendent, se couchent, se relèvent avec une fraîcheur d'enfance.

Josiane Bataillard

Centre chorégraphique de Franche-Comté, 3, avenue de l'Espérance, 90000 Belfort

Exposition : 23, 25, 26, 27 mai de 14h à 20h, le 24 mai de 16 h à 20 h.

Instants chorégraphiques : 23, 25, 26 et 27 mai à 20 h.

Renseignements et réservations. Tél. : 03 84 58 44 88, fax : 03 84 58 44 89.